

Des yeux d'Irlande

Martine Jacquot

Number 52, May–June 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42583ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jacquot, M. (1989). Des yeux d'Irlande. *Liaison*, (52), 42–43.

Des yeux d'Irlande

C'est une histoire sans histoire dans laquelle les personnages ne se connaissent pas. Un homme et une femme qui ne se sont jamais vus et ne se reverront probablement jamais. Des gens ordinaires, sans histoire. Une histoire qui n'a pas eu le temps d'avoir lieu et ne vaut pas la peine d'être écrite. Mais pourtant cette rencontre, même si brève, où tout à coup il y eut abolition du temps et de l'espace. Ce Viking en déroute surgit sans raison derrière son dos, qu'elle devinait sans voir, assis au piano près du bar. Il n'y aurait pas eu d'histoire s'ils s'étaient connus. Elle a préféré l'inventer.

Il joue « La Lettre à Elise » dans la grande maison quasiment vide après l'affluence à l'heure du repas. Il joue derrière mon dos alors que je fais semblant de lire, mais que des images d'un autre temps m'habitent. Je ne le connais pas et ne le connaîtrai probablement jamais, mais quelque part sa musique me rejoint. Je revis des milliers de parcelles d'ailleurs sans savoir le pourquoi de cette symbiose magique. Jusqu'au silence de cette salle vidée des inconnus habitués à ces lieux. Des inconnus qui se connaissent tous et nous, restés là, dos à dos, qui ne nous connaissons pas.

Il n'aurait jamais dû arrêter d'écrire sa lettre à Elise sur le clavier de son piano. Il aurait dû continuer à jouer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus besoin de se retourner pour se voir.

Intersection trop éphémère de leurs espaces à mi-chemin entre un hier trop vieux et un infini indéfinissable. Croisement trop bref de ce regard bleu d'Irlande sous quelques mèches de feu indomptées, au moment où la musique est morte dans son

oreille orpheline. Lettre inachevée; histoire avortée à l'aube d'une saison inexplorée.

Au moment où elle écrit qu'elle ne le connaîtra probablement jamais, il passe près d'elle et ils échangent un regard rapide. Tout un monde entrevu, englouti aussitôt, pour toujours, derrière la porte refermée, dans une bouffée du bruit de la rue, bourrasque à l'odeur de la ville et du port.

Ou peut-être s'est-il approché d'elle, et ils sont en train de faire connaissance. Il dévoile son identité: un inconnu nommé. Une émotion nouvelle traverse l'air. Le temps est trop court pour savoir pourquoi. La réalité silencieuse a déjà refait place à l'apparition. La disparition suit l'apparition.

Ou peut-être tout s'est-il passé différemment encore. C'est le début du printemps et une série de rencontres s'installe sur le calendrier des jours élastiques. Des verres pris au bar de la grande salle qui se peuple de plus en plus. Cette salle qui se transforme en parcs, en jardins, en théâtres. L'été s'en vient qui ressemble à une plage en forme de corps lisse et sablonneux couché de tout son long dans le vent.

La première version des faits semble en fait plus réaliste. Mais un détail manque à l'histoire: ils se sont échangé leurs coordonnées, après avoir discuté de la musique, du temps qu'il fait, de n'importe quoi, comme des gens entraînés à parler de tout sauf des choses importantes qui les habitent, dans l'espoir vague de se revoir un jour, même s'ils savent que c'est tout à fait improbable, même s'ils ne se connaissent pas et n'ont

apparemment aucune raison de vouloir se revoir puisqu'il va partir et elle, rester.

Elle n'est même pas certaine qu'il lui plaise de le revoir, mais il y a trop longtemps qu'une rencontre de ce genre ne s'était produite, qu'un homme surgi de nulle part n'avait pas manifesté le désir de la connaître, sur les remparts d'un monde qui engouffre les émotions et les possibilités d'être, avant même que personne n'ait eu le temps de discerner la frontière entre le rêve et la réalité. Elle est même ravie qu'il ne soit pas de son goût, car elle pourra repartir au galop d'un grand rêve habité par ses yeux d'Irlande, sans avoir envie d'en sortir pour les manger et se retrouver à nouveau seule, veuve et sans abri.

Il y a toujours un inconnu au piano quelque part. Il y a toujours une musique qui meuble notre tête solitaire en forme de grande salle vide.

Nous nous connaissons depuis des milliers d'années. Nous avons traversé ensemble tant de ponts, ancré dans tant de ports d'Irlande et d'Amérique. Tous ces voyages sont gravés dans la cartographie de ses yeux bleu mystère. Nous n'avons pas besoin de parler pour le savoir, ni même de nous retourner, de nous regarder. Nous savons, et c'est assez.

Il a fallu qu'il joue « La Lettre à Elise » ce jour-là, à ce moment-là, pour que je réapprenne à lire. Pour que le goût des mots resurgisse après l'hiver dans la grande maison résonnante comme une cathédrale de concert.

La léthargie s'agite sous le martèlement des notes et

pénètre par le tympan jusqu'au bout des mots. Hiéroglyphes que les notes tracent sur la carte de l'inconscient. Apprivoiser cet instant avant la séparation pour sensibiliser à ce qu'a été la présence.

Il aura été le messager d'un instant avant de connaître un nouvel exil de ciel du nord en ciel du nord.

Le nouveau silence ressemble à notre préhistoire. Mais l'impasse s'est ouverte. La musique a transformé le vide en amour. Le néant en vertige. L'instant est devenu important dans son insignifiance car Beethoven a composé pour nous.

Et ce figurant dans l'espace banal est devenu l'acteur de l'histoire. Sans qu'on lui demande son avis ni même qu'il ne le sache. Acteur anonyme de cette histoire en mouvance qui ne veut ni se préciser, ni finir. Ni avancer, ni reculer...

La musique s'est éteinte et peut-être n'a-t-elle jamais vraiment habité l'espace de la grande salle. Pourtant, la page qu'elle écrit s'obscurcit de plus en plus de mots que les doigts musicaux ont déclenchés.

Je préfère te regarder partir dans le silence de tes doigts muets, ne jamais te connaître et me contenter d'imaginer tout ce que tu aurais pu être plutôt que de faire face à ce que tu n'es pas.

Elle écrit l'histoire qui n'est pas le reflet de leur rencontre car elle a peur d'un miroir vide. Elle imagine pour meubler l'espace de la pièce abandonnée et silencieuse. Inventer quand il n'y a plus rien de vrai.

par Martine Jacquot